

Remerciements à Jean-Pierre Henry, à toutes et tous.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-0659-2

© YANN SAVIDAN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DU MÊME AUTEUR

1966 -roman- 2022

Tes yeux d'un bleu jaguar- roman – 2021

Passés composés- roman – 2020

Un piano dans les vignes-roman – 2019

Les folles de la baie-nouvelle – 2019

Recueil de poèmes et de chansons-recueil - 2018

Yann SAVIDAN

VAGABONDAGES

recueil

*Un livre est quelqu'un.
Ne vous y fiez pas.
Un livre est un engrenage.*
Victor Hugo

Avant-propos

Pourquoi un recueil de nouvelles ?

C'est la question que vous pouvez vous poser alors que depuis quatre ans je vous ai habitué à publier des romans. Dans mon activité de jardinier des mots, l'expérience de l'écriture de miscellanées a été très enrichissante.

Cela fait déjà très longtemps que je n'avais pas abordé ce genre littéraire. Il est à la fois technique et exigeant, mais cet exercice procure tant de satisfactions que peaufiner ces onze nouvelles a été un véritable bonheur. Bonheur que je vous propose de partager.

Dans ces périodes plus que chaotiques, j'ai délibérément mis l'accent sur les multiples côtés positifs des différents personnages. Certes, afin que tout cela tienne debout, il m'a fallu y inclure quelques antagonistes, mais ils ne sont pas outrageusement méchants. Certains sont caustiques, d'autres, ridicules, mais ils sont peut-être le reflet de nos sales petites manies...

Je tiens ici à remercier, celles et ceux que je croise et qui, d'un regard, d'une attitude, d'une phrase, d'un mot, nourrissent mon inspiration.

Ma doué benniguet

L'histoire débute au décès de ma mère.

La traversée qui relie le continent à cette petite île des Côtes-d'Armor est compliquée en cette mi-novembre. L'horizon aussi plombé que les ciels de Brueghel n'annonce rien de bon pour les heures qui viennent. La forte houle de nordet chahute la vedette dans tous les sens. Mon épouse, mes enfants et ma sœur sont malades comme des chiens.

Une fois au port, le transporteur de l'île prétexte par téléphone une panne de tracteur ; il ne peut nous convoier. Chargés comme des mules, les deux kilomètres qui nous séparent de la maison sont interminables. La pluie nous cingle le visage. Nous sommes trempés jusqu'aux os. Ma femme me hurle dans les oreilles, « Cela aurait été plus simple qu'elle soit au foyer-logement sur le continent. Nous ne serions pas dans cette galère aujourd'hui. » Je ne réponds rien et feins de n'avoir rien entendu. Ce genre de réflexion stupide tombe au mauvais moment. Comme si je n'avais pas assez de peine.

Ma sœur, guère plus fine que ma conjointe y va de son refrain « On ne va pas faire comme pour papa, on va l'envoyer au crématorium... » Là encore, je me tais.

Arrivés à la maison, les enfants s'étonnent « mais où est mamie Benniguet ? » Les petits l'avaient baptisée ainsi,

puisqu'e lors de conversations elle disait très souvent en breton *ma doué benniguet*, qui se traduit par *Mon Dieu*. Je leur répons qu'elle repose à la chambre mortuaire de l'Ehpad. Ma sœur se met une fois de plus à râler parce qu'il va falloir refaire le chemin inverse et que c'est insensé. Elle prétexte que l'on aurait pu s'y arrêter en montant. Je lui rétorque que je ne me voyais pas débarquer avec tous nos bagages dans la résidence de personnes âgées. J'argumente avec calme qu'ici, nous avons les bottes et les cirés adéquats pour nous protéger des intempéries.

**

Ma mère semble apaisée. Elle ne fait pas ses quatre-vingt-quatorze ans. J'ai beaucoup de peine, les enfants aussi.

Ils profitent d'une éclaircie et s'éclipsent.

C'est très bien !

Je peux remplir les formalités avec un adjoint au maire. Elle sera enterrée le lendemain et reposera près de son mari et de ses parents. Je choisis le cercueil en visioconférence avec les pompes funèbres du continent et règle quelques détails pratiques et religieux.

Je n'ai pas envie de rentrer tout de suite. Je m'arrête au café du bourg. Là, au moins je suis persuadé que nul ne me fera des remarques désobligeantes. Les cinq gars qui sont au comptoir me présentent leurs condoléances avec la dignité des gens d'ici. Pas de blablas inutiles, mais je lis des regards qui en disent aussi long et sont plus évocateurs que certaines parlottes insignifiantes dans ce cas-là.

Il fait nuit lorsque je franchis la porte d'entrée. Comme je m'en doute, – mais je m'en fiche – ma femme me tombe sur le dos « Mais où étais-tu, on s'est fait un sang d'encre, tu es devenu fou et en plus tu as bu, tu titubes comme un vieil

ivrogne. » Je tourne les talons sans rien dire et m'affale sur le lit.

Je ne sais pas dire si j'ai bien dormi, mais ce dont je me souviens, c'est d'avoir beaucoup rêvé. J'étais tantôt à la plage, tantôt à faire du voilier sous l'œil admiratif de mon père qui voyait en moi un futur champion. Je revenais de l'école et ma mère nous servait un grand bol de lait chaud dans lequel nous mélangions du Nesquik. Le pain beurre et le petit carré de chocolat comblaient nos papilles. C'était le bon temps !

Je me réveille avant tout le monde, prends une feuille de papier et écris « *la cérémonie se déroulera à 11 heures à l'église, soyez à l'heure, merci !* »

En l'état actuel des choses, je me moque des avis et commentaires des uns et des autres. De toutes les façons, je ne vais pas pouvoir échapper aux quolibets de ma femme et de ma sœur. Le plus tard sera le mieux. Certes, c'est une façon très lâche de régler les problèmes, mais comme elles ne sont pas au bout de leur surprise, c'est pour moi une manière de me préserver avant les esclandres futurs.

Je passe tout le reste de la matinée à veiller ma mère.

Je suis seul derrière la remorque du tracteur communal conduit par le policier municipal, pour aller du foyer-logement à l'église. Comme par magie, il fait un rayon de soleil en arrivant au bourg. La famille est là. À n'en pas douter, ils me tirent tous une tête de dix pieds de long. Malgré cela, pour faire bonne figure, ma femme s'installe à mes côtés, ma sœur et les enfants sont en retrait pour rentrer dans la nef. Ma mère n'aura pas le droit aux bienveillants offices d'un curé. C'est une *apprentie* qui joue

le rôle de ministre du culte. La messe est célébrée en breton. Je perçois le regard un tantinet narquois de ma légitime en entendant le *Jesus peguen bras ve*. En attendant, la quinzaine de braves gens qui ont eu la gentillesse de se déplacer chante avec foi ce cantique que maman affectionnait particulièrement. Les fidèles bénissent le cercueil tout en entonnant le *Baradoz dudius*. Ma mère doit être heureuse.

En quittant l'église, ma femme me chuchote à l'oreille « Nous on se barre, j'en ai assez de toutes ces simagrées, on prend la vedette de 17 heures, ça te laissera le loisir de te bourrer la gueule comme hier, mais ne pense surtout pas que tu vas t'en tirer à si bon compte. On règle tout ça quand tu rentres. »

Les enfants viennent m'embrasser. Ils sont tristes.

Quant à ma frangine, j'entends déjà au loin le bruit de ses talons aiguilles...

J'accomplis avec dignité les tâches qui restent à faire avant de remonter à la maison.

Je ne m'étonne pas de trouver une missive signée par ma sœur sur la table de la cuisine : *Tu m'as pourri mon enfance. Dès l'âge de cinq ans, lorsque je t'ai vu arriver de l'assistance publique, j'ai su que j'allais être le martyr de la famille. Tout petit, tu jouais déjà de son statut de gosse abandonné. Pas de chance pour moi, tu étais noir, par-dessus le marché. Alors, ici sur l'île, même si tu étais loin de faire couleur locale, tu es devenu la mascotte de tout le village. Celui qui était poli, rendait des services, apprenait bien à l'école. Tu étais en tout point parfait. Crois-moi, Léo, que j'en ai souffert de cette différence. Les parents avaient beau dire qu'ils nous aimaient*

tous les deux pareils, je devinais vers qui allait leur préférence.

Tu as sûrement fait comme t'as dit la vieille pour l'enterrement, ce n'était pas mon avis, mais on ne m'a jamais écouté. Pour la suite, je te préviens : ne me la joue pas à l'envers. N'oublie pas que je suis secrétaire à la mairie du XVIe. Je connais les lois aussi bien que toi. J'ai tout répertorié dans la maison, ne t'avise pas de prendre le moindre cadre de marine du père. Désormais, c'est moi qui gère la succession. Dès mon retour à Paris, je compte bien mettre tout en œuvre pour que cette fichue baraque soit vendue et que j'en tire un maximum de fric. D'après mon évaluation, à l'à peu près, ça doit faire un million deux cent mille euros et ne pense pas que tout cela sera pour ta petite gueule. Point final !

C'est impressionnant de constater l'interprétation de certaines vérités ou choses établies. Celui qui ne connaît pas ma sœur va la prendre pour une victime, mais je ne souhaite pas, pour l'heure, rentrer dans la polémique.

Ma mère m'a confié ses dernières volontés. Mon seul objectif désormais est de les respecter et de faire en sorte qu'elles le soient le plus légalement possible. Je laisse ma sœur à ses fantasmes immobiliers et en aucun cas, je ne répondrais à sa lettre.

Je reste deux jours sur l'île pour mettre sous abri tout ce qui peut l'être, fermer les compteurs d'eau et d'électricité, placer des boules à mites dans les armoires et quand je prends le temps, je me pose dans le jardin, à regarder l'océan se déchaîner. La pluie ruisselle sur les carreaux. Je ferme les volets et prends le chemin du port.